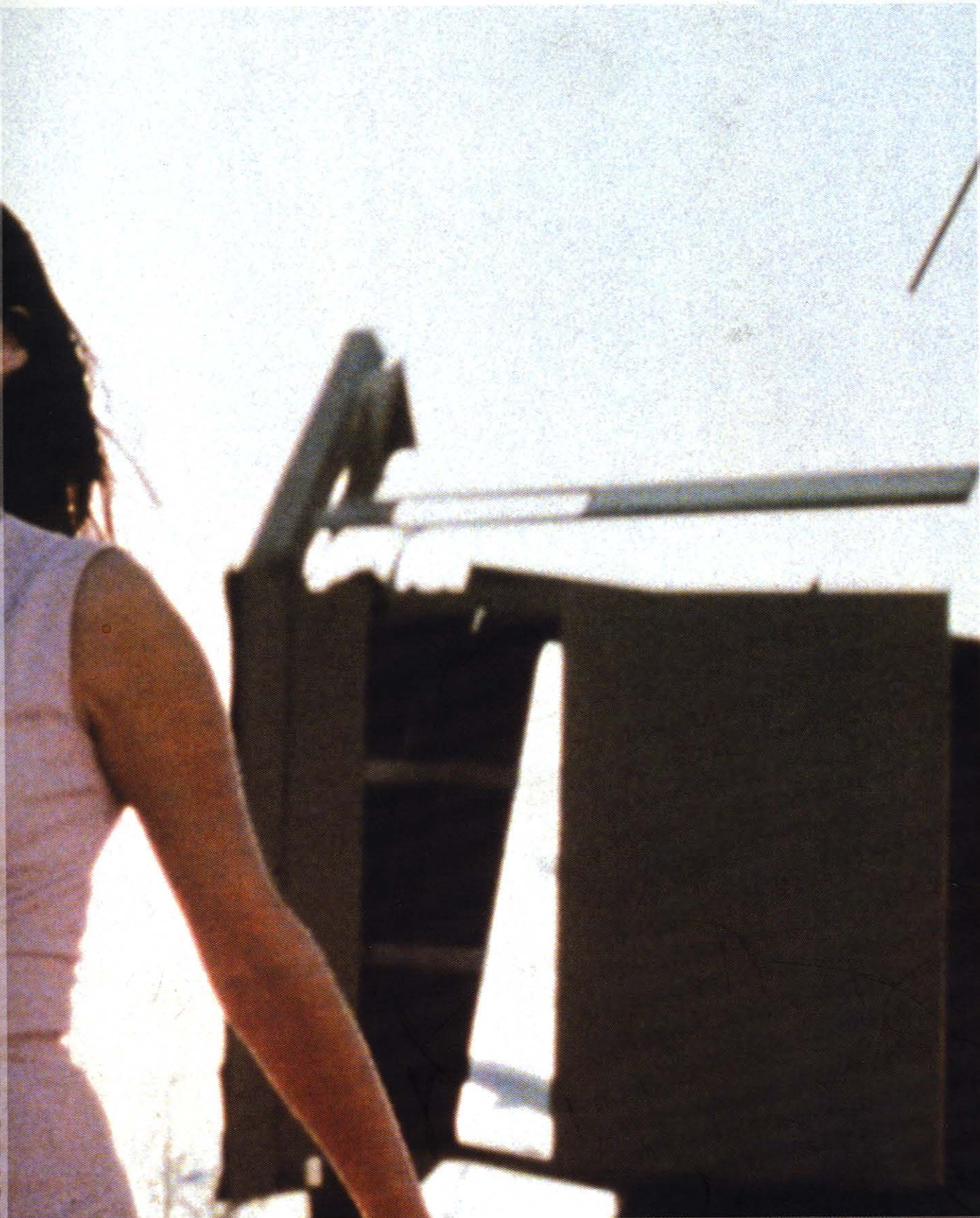


tausend augen

revue trimestrielle des cultures audiovisuelles - les mille yeux



#29

israël | palestine

fight club - manóel de oliveira

hiver 2004 - 5,5 euros

les esclaves de la mémoire

à propos d'Izkor, d'Eyal Sivan

par Mehdi Derfoufi



Qu'est-ce qu'une nation ? Entre les conceptions strictement juridiques, et les conceptions romantiques, humaines, sentimentales, aux contours beaucoup plus flous, il y a une manière d'irréductibilité qui empêche de réconcilier fantasme et réalité, idée et fait, utopie et pragmatisme.

Si l'on se reporte aux définitions du dictionnaire, un allié toujours précieux si l'on veut répondre à l'exigence réitérée par Nanni Moretti dans *Palombella Rossa* ("Comment vous parlez ? Les mots, c'est important !"), on trouve plusieurs définitions suffisamment précises pour être sujettes à toutes les interprétations...

"Groupe d'hommes auxquels on suppose une origine commune" ; "Groupe humain, généralement assez vaste, qui se caractérise par la conscience de son unité et la volonté de vivre en commun" ; "Groupe humain constituant une communauté politique, établie sur un territoire défini ou un ensemble de territoires définis, et personnifiée par une autorité souveraine" ; en Droit, ce sera une "Personne juridique constituée par l'ensemble des individus composant l'Etat, mais distincte de ceux-ci et titulaire du droit subjectif de souveraineté".

On perçoit sans peine le fossé qui sépare la première acception, que fonde une interprétation historique nécessairement sujette à caution (comment fixer l'origine d'un "groupe d'hommes", disons d'un peuple ?), de la dernière, qui définit dans le cadre d'un état de droit le fondement de la légitimité étatique, à travers l'exercice du pouvoir au nom de la nation souveraine. Qu'est-ce que Israël ? Un état ? Une nation ? Comment comprendre la persistance à travers les siècles du désir d'Etat de la nation juive, et y a-t-il réellement une nation juive, comme on a cru qu'il pouvait y avoir une nation arabe ?

Avant de définir toute chose, il serait nécessaire de reconstruire un cheminement démonstratif dégagé le plus possible des contingences limitatives de l'époque. L'intérêt d'*Izkor*, documentaire d'Eyal Sivan tourné en 1990 à Jérusalem, est qu'il interroge certains symboles qui structurent la nation israélienne. Les symboles d'une nation rassemblent et sont porteurs d'une mémoire commune. On peut se reconnaître dans un de ces symboles pour rejoindre une communauté à laquelle on désire appartenir (des immigrants qui vont apprendre la langue, l'hymne national, et défendre le drapeau), ou bien y être attaché parce qu'on a vécu à travers ces symboles une expérience "de communauté" (la guerre). Pour Israël, jeune pays composé en grande majorité d'immigrés juifs qui ont abandonné leur nationalité d'origine pour devenir israéliens, la question de la nation se pose avec une acuité que l'on peut avoir peine à ressentir lorsqu'on vit en France au XXI^{ème} siècle. Pour tous les pays, c'est à l'école que se forge l'identité nationale, puisqu'elle joue un rôle d'intégration, sinon d'uniformisation, du moins de normalisation des esprits. En France, même le petit immigré philippin peut se retrouver à chanter la Marseillaise le 11 novembre au monument aux morts de sa commune.

Izkor se construit autour du portrait d'enfants et d'adolescents israéliens, et filme le discours de l'autorité à l'école, celui des enseignants, qui semblent n'être rien d'autre que le relais de la parole officielle, de l'embrigadement de la jeunesse. C'est une des faiblesses du film que de ne pas nous laisser entrevoir dans ce milieu l'ébauche d'une parole dissidente – cela n'arrive qu'avec le jeune Oshik, 13 ans, qui de manière inattendue affirme qu'il comprend les Arabes qui luttent pour leur liberté, et qu'il veut être cuisinier ou infirmier durant son service, car il ne veut pas mourir. Si une nation se construit et se consolide sur le socle de la mémoire commune, librement partagée, lorsque le passé n'est que source de douleur, de peur, et de haine, on peut craindre qu'une telle nation ne puisse durablement exister qu'en cultivant une paranoïa et une terreur permanentes, en détournant les tensions vers l'Autre, l'Ennemi omniprésent (à l'intérieur, invisible, à l'extérieur, tapi aux frontières). La nation américaine verse de plus en plus en direction de ce modèle, avec les conséquences que l'on sait (la proximité des discours des deux pays légitimant

leur attitude répressive n'est pas un hasard).

Ainsi, sans vergogne, l'institutrice trace-t-elle une ligne directe entre les Juifs égyptiens qui quittent l'Égypte sous la protection de Moïse (dont l'existence historique n'est pas avérée) pour fuir la tyrannie de Pharaon, et les Juifs d'aujourd'hui, rassemblés en Israël, devenus enfin "*des hommes libres*" après avoir été "*des esclaves*", comme si en dehors d'Israël, un nouveau et omniprésent Pharaon menaçait tout Juif imprudent. C'est une manière à la fois habile et effrayante de tirer un trait définitif sur les destins nationaux des Juifs du Maroc, de France, de Russie, et d'ailleurs. Habile, parce qu'elle emprunte les raccourcis faciles qui simplifient l'Histoire et la rendent séduisante ; effrayante parce qu'elle tente d'annihiler pour le coup les mémoires particulières pour ne plus laisser subsister qu'une mémoire universelle de la judaïté, "*pervertie*", pour employer le mot du professeur Leibovitz, dont les interventions ponctuent le déroulé du film. L'institutrice n'hésite pas à affirmer que l'oubli de la spécificité juive n'a pas sauvé les Juifs d'Europe, puisque les nazis leur ont "*rappelé*" leur véritable "*nature*". Elle sous-entend ainsi que l'intégration est impossible, qu'il existe une "*nature*" juive irréductible à toute histoire nationale autre que celle d'Israël. La "*mémoire*", le "*souvenir*", dont l'importance est indéniable pour toute communauté et pour la communauté humaine dans son ensemble, ne sont plus dans cet enseignement que les auxiliaires de la "*violence comme fin suprême de l'Homme*", pour reprendre la critique de Leibovitz à l'encontre de cet enseignement qui détourne de valeurs plus essentielles (devenir des soldats car "*le sang des juifs crie vengeance*", plutôt que de devenir des "*honnêtes hommes*"). Des phrases comme "*N'oublions pas, ne pardonnons pas*" illustrent l'extraordinaire souffrance vécue presque charnellement par les Juifs qui "*se souviennent*", y compris les plus jeunes. Mais cette souffrance, artificiellement entretenue, n'est que le succédané d'un nationalisme envahissant, totalitaire, intolérant et raciste, à l'inverse de celle bien plus présente due à la guerre contre les Palestiniens. Comment celui qui n'est pas Juif peut-il trouver sa place en Israël ? N'est-il pas légitime de concevoir qu'un Etat ne doit pas être fondé sur la religion ou l'appartenance ethnique ? On voit autour des Etats qui ne cherchent pas encore à sortir de cette impasse, mais le drame d'Israël est d'être à la fois démocratique et intolérant, totalitaire et libéral. Rappelons aussi que ce n'est pas le génocide des Juifs qui a déterminé la naissance du projet sioniste de création d'un état juif en Palestine...

On ne peut pas suivre un enseignement qui professe que "*Les Juifs sans un état souverain ne peuvent s'opposer à un état nazi ou à tout autre ennemi*". Et pendant combien de temps cette logique prévaudra-t-elle ? La parole de Leibovitz, et celle d'Eyal Sivan, sont précieuses, car elles brisent la vision confortable et univoque d'Israéliens unanimement acquis à une politique raciste et expansionniste. Si les actes citoyens d'Israéliens ayant gagné le droit de vivre sur une terre historique, mais point dupes des dérives extrême-droitières de dirigeants issus pour la plupart de l'armée peinent à être entendus, *Izkor* mérite d'être revu aujourd'hui à l'aune des événements les plus récents. En posant la question du souvenir et de la mémoire, l'on se rend compte à quel point la mémoire est universelle, et qu'on ne peut qu'au prix d'un grand danger se l'approprier ou l'instrumentaliser à des fins d'endoctrinement. Dans ce documentaire, jamais l'école ne semble vouloir intégrer la perception de l'Autre. Ainsi la phrase finale de Leibovitz prend-elle tout son sens : "*On utilise cette mémoire pour nous détourner de la question "qui sommes-nous vraiment ?" (...) Comme si ce qu'on nous a fait subir avait un sens quant à notre nature*".